

Catherine Baix

Un monastère bouddhiste lao dans la banlieue de Paris

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Catherine Baix, « Un monastère bouddhiste lao dans la banlieue de Paris », *Terrain* [En ligne], 7 | 1986, mis en ligne le 19 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2912.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2912.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Catherine Baix

Un monastère bouddhiste lao dans la banlieue de Paris

Pagination originale : p. 54-60



La façade arrière de la pagode et son jardin cultivé par les fidèles et les moines.

mémoire la naissance, l'illumination, la mort du Bouddha, celle, en juillet, de l'entrée du carême bouddhique, celles, au mois d'août, de la fête des Morts, et, en septembre, de l'Offrande du 9^e mois, enfin, en octobre, la sortie du carême et, en novembre, l'offrande de *Kanthin*, au cours de laquelle sont offertes aux bonzes les pièces d'étoffe servant à leur habillement. Ces célébrations se déroulent généralement dans de salles de location, hors du monastère incapable de contenir une assistance nombreuse. Elles ont lieu en fin de semaine, en léger décalage avec leurs dates réelles. Plus courtes qu'autrefois, elles sont épurées de manifestations trop visibles de l'extérieur, telles les processions. Le chef du monastère profite alors de ces grands rassemblements pour rappeler aux fidèles, dans de longs sermons, les valeurs bouddhiques et les devoirs des laïcs, et leur prodiguer ses conseils en matière de gestion du budget familial, d'éducation des enfants, ou d'exercice des responsabilités collectives au sein de la diaspora. De telles cérémonies continuent d'être fréquentées par les

La littérature orale lao s'inspire très largement de la mythologie bouddhique. Les épopées, les contes et légendes, les chants alternés, retracent inlassablement la vie du Bouddha et exaltent ses vertus. Quand cette tradition orale se perpétue dans l'exil, elle adapte cette thématique à l'histoire contemporaine du peuple lao. Le *Jam*, prosodie chantée et accompagnée au khène, orgue-à-bouche à tuyaux de bambou, raconte aujourd'hui l'exode et continue d'exprimer cet attachement profond aux valeurs religieuses. L'extrait qui suit est une composition récente d'un *mo lam* (*mo* : expert, maître-ès, *lam*) réfugiée, qui l'interpréta lors d'un récital donné à l'occasion d'une fête lao, dans la banlieue de Paris, en 1983.

*«Je souffre pour ces vieillards si respectueux de nos règles,
Qui pratiquaient l'aumône chaque matin,
Chaque jour se rendaient à la pagode,
Cueillaient des fleurs pour venir les donner en offrandes,
Et priaient le Bouddha.
Nos temples superbes n'ont plus, aujourd'hui, leurs bonzes !
Nos monastères sont vides, totalement vides.
Les cloches, les gongs, le tambour se sont tus à jamais.
C'est le silence !...
Aujourd'hui, plus de gongs, plus de cymbales, plus de tambour,
Plus personne pour faire les offrandes.
Qui donc va soutenir les chefs de nos pagodes ?
Qui va honorer notre Vénérable en robe jaune ?
Où se cachent maintenant les robes jaunes ?
Nos vénérables bonzes ne sont plus là pour la prière,
Ils ne font plus la quête matinale, et ne se déplacent plus.
Le chef de la pagode ne prie plus, il ne prodigue plus ses conseils.
Qui donc va nous enseigner ?
Qui va nous aider à réfléchir ?
Nous n'avons plus désormais que les divinités du ciel¹
Pour nous porter secours !»*

1. Ces divinités célestes, *then* ou *devata*, appartiennent à la mythologie prébouddhique des peuples thaï et furent assimilées aux *deva* ou *devata* de la mythologie indienne empruntée aux civilisations mon-khmères. Correspondant à la couche la plus archaïque des différents ensembles de croyances qui se sont interpénétrées au Laos, le culte des génies célestes fait partie de tout un complexe de pratiques de type chamanique commun à tous les peuples thaï, qu'ils aient été bouddhisés ou non.

- 1 La population lao installée aujourd'hui en France, forte d'environ 25 000 personnes¹, se regroupe, dès les années 1980, en associations, pour fonder, en diverses régions, des monastères grâce auxquels le culte bouddhiste² et toutes les activités qui s'y rattachent, redeviennent possibles. Ce rassemblement entraîne en effet au-delà des rites, la résurgence de pratiques laïques et tissent entre les Lao des liens nombreux, parfois conflictuels.
- 2 Certaines divergences opposent souvent les associations de soutien aux pagodes, et suscitent entre elles des rivalités reproduisant un « esprit de clocher » et des antagonismes auxquels, dans la société lao, l'Église bouddhique fut toujours plus ou moins mêlée. Des transformations des modalités du culte sont nécessaires pour que celui-ci soit acceptable et durable au sein de la société française. Les Lao doivent s'adapter au cadre juridique français pour gérer leurs pagodes, ils doivent s'accommoder d'un espace inhabituel, et leurs clercs doivent, pour continuer d'exercer leurs fonctions, répondre désormais à une demande nouvelle dictée par un mode de vie en mutation.
- 3 S'attachant à montrer les mécanismes du regroupement des bouddhistes lao en France, et les modifications qu'il entraîne, le présent article s'interroge, finalement, sur la place du facteur religieux dans l'insertion de cette population. Il se fonde sur l'exemple d'un monastère créé dans le Val d'Oise, le *vat Velouvanaram*³, plus communément appelé « *vat Gonesse* »⁴.
- 4 Celui-ci est fondé en 1981, à l'initiative du « Comité de soutien du bouddhisme et d'action socioculturelle lao » (c.s.b.c.), association de type loi 1901, formée par une trentaine de familles du Val d'Oise. Initialement établi dans un petit appartement d'une cité de Gonesse, il est dirigé, sur le plan spirituel, par un moine lao réfugié en France depuis 1976.
- 5 Les dons de nombreux Lao ralliés au projet du Comité constituent rapidement un capital suffisant pour l'acquisition, en 1982, à Villiers-le-Bel, d'un pavillon qui devient ainsi le lieu de culte de bouddhistes venus de toutes les banlieues de Paris et de province. Son fonctionnement est alors, à quelques aménagements près, celui d'une pagode lao traditionnelle. Des fidèles viennent régulièrement ou plus occasionnellement, pourvoir aux besoins matériels des moines. Afin de transformer cet ancien lieu d'habitation en un espace plus conforme aux normes d'un monastère, ils effectuent aussi des travaux de maçonnerie, de jardinage et d'entretien. Le sous-sol de la maison est réservé aux affaires matérielles de la pagode, tandis que le rez-de-chaussée abrite le sanctuaire, où se déroulent les cérémonies religieuses⁵.

Un investissement communautaire

- 6 C'est selon un schéma tout à fait comparable à celui qui, dans la société d'origine, permettait la création d'une pagode, que naît et s'organise la pagode de Villiers-le-Bel. Signe d'un établissement durable des communautés lao dans la société française, elle en devient un symbole et fait l'objet d'un investissement communautaire qui trouve son fondement dans la morale et les valeurs sociales des Lao.
- 7 Dans le bouddhisme lao, en effet, l'essentiel des devoirs du laïc réside dans l'obligation de donner l'aumône, de faire des offrandes, génératrices de mérites et garantissant de bonnes renaissances⁶. Et les meilleures actions méritoires sont toujours celles destinées aux moines qui, par la contemplation et l'abstinence, s'approchent au mieux de l'idéal de désintéressement et de détachement prôné par la morale bouddhique.
- 8 Toute contribution, financière ou en main-d'œuvre, à la fondation et à l'entretien d'un monastère et de ses bonzes, permet ainsi aux réfugiés lao de s'acquitter de cette obligation. Mais, comme dans la société d'origine, les motivations religieuses qui poussent à cet engagement sont très étroitement mêlées au système des valeurs sociales. En faisant pour la pagode des dépenses parfois somptuaires, le bouddhiste lao retire, outre du mérite, valeur religieuse, un prestige social accru. La notion de face, qui, dans la société préboudhique, régulaient les rapports sociaux, se confond encore, dans la pensée lao, avec celle du mérite. La générosité manifestée à l'égard de la pagode témoigne d'une adaptation réussie, valorisante

pour l'individu et pour le groupe ethnique tout entier. Les réfugiés lao continuent de faire les offrandes aux moines, affirmant par là leur appartenance à la culture lao et à ses valeurs.

9 Dès lors, l'aire d'influence de la pagode apparaît comme une nébuleuse, reflet de la dispersion des exilés. La paroisse ainsi formée, en rupture avec la stabilité sociale qu'elle connaît habituellement, est ici un agrégat informel de fidèles de provenances diverses, qui se rendent à la pagode au gré de leurs besoins et de leurs déplacements.

10 Le culte bouddhiste, il est vrai, est peu contraignant, et les visites au monastère peuvent s'espacer dans le temps. « Il n'y a pas de rites ou cérémonies extérieures qu'un bouddhiste soit obligé d'accomplir. Le bouddhisme est une voie de vie, et ce qui est essentiel, c'est de suivre le Noble Sentier Octuple », écrit Walpola Rahula⁷. La doctrine bouddhique, dhamma, doit être pratiquée et perfectionnée par chacun, mais aucun élément charismatique ou sacré n'y est attaché. Pour le bouddhiste, point d'office obligatoire, point de prière régulièrement imposée, c'est à lui de fixer la fréquence et les formes de sa piété religieuse. Toutefois, certaines célébrations importantes du calendrier bouddhique, et les cérémonies familiales, demeurent des temps forts dans les pratiques religieuses des exilés.

Le culte

11 Conservant à leurs bonzes leur rôle essentiel d'officiants du culte, ils assistent encore nombreux aux principales fêtes ici maintenues : celle du Nouvel An, *Pi May*, qui comprend des rites de purification simplifiés, celle, à la pleine lune du sixième mois, qui commémore la naissance, l'illumination, et la mort du Bouddha, celle, en juillet, de l'entrée du carême bouddhique, celles, au mois d'août, de la fête des Morts, et, en septembre, de l'Offrande du 9^e mois, enfin, en octobre, la sortie du carême et, en novembre, l'offrande de *Kanthin*, au cours de laquelle sont offertes aux bonzes les pièces d'étoffe servant à leur habillement.

12 Ces célébrations se déroulent généralement dans de salles de location, hors du monastère incapable de contenir une assistance nombreuse. Elles ont lieu en fin de semaine, en léger décalage avec leurs dates réelles. Plus courtes qu'autrefois, elles sont épurées de manifestations trop visibles de l'extérieur, telles les processions. Le chef du monastère profite alors de ces grands rassemblements pour rappeler aux fidèles, dans de longs sermons, les valeurs bouddhiques et les devoirs des laïcs, et leur prodiguer ses conseils en matière de gestion du budget familial, d'éducation des enfants, ou d'exercice des responsabilités collectives au sein de la diaspora. De telles cérémonies continuent d'être fréquentées par les réfugiés, pour lesquels toute participation à un rite bouddhique est génératrice de mérite et qui trouvent là, en outre, un lieu de rassemblement. Les nouvelles circulent entre différentes communautés habituellement éloignées, des contacts se créent avec d'autres réfugiés originaires de la péninsule indochinoise, des moines khmers assistant parfois aux célébrations lao, par exemple.

13 Mais plus encore que ces grandes fêtes annuelles, les cérémonies familiales gardent une place importante dans la vie des Lao en France. Elles occupent une large part dans les activités des moines, qui se déplacent constamment, de foyer en foyer, pour bénir un nouveau-né, un mariage, ou accomplir un rite funéraire. Ces incessants voyages à travers la France, mais aussi hors de ses frontières, lorsqu'ils sont appelés auprès des fidèles installés aux États-Unis ou en Australie, perturbent leurs attributions cléricales.

La réorganisation des fonctions monastiques

14 Selon la discipline monastique, les bonzes doivent partager leur temps entre la célébration du culte, l'étude et la méditation, l'enseignement des novices, et le soutien spirituel et moral à leurs fidèles. Assaillis de tâches nouvelles, ceux de Villiers-le-Bel n'ont plus toujours les moyens de se recueillir et de s'isoler. En revanche, ils se voient de plus en plus engagés dans le monde des laïcs et ses préoccupations matérielles.

15 Souvent obligés de prendre eux-mêmes les initiatives nécessaires à la bonne marche quotidienne du monastère, ils participent aux délibérations du conseil d'administration du

Comité de soutien, et décident avec lui aussi bien du calendrier des activités religieuses que des investissements utiles à la pagode. Ils s'intéressent donc désormais davantage aux questions d'argent que ne le voudrait la tradition bouddhique.

16 Ils sont, par ailleurs, sans cesse sollicités par des fidèles dont la demande est forte et très diverse. Ils conservent en effet le rôle de conseillers, de guides, d'éducateurs, de devins, voire de thérapeutes, que leur confiait déjà la société rurale, mais font face, aujourd'hui, à quantité de problèmes nouveaux, autrefois réglés autrement. Privés des structures communautaires qui, dans la société lao, permettaient la régulation de conflits individuels ou collectifs, les réfugiés tendent à se tourner vers leurs religieux dès qu'ils rencontrent une difficulté importante. On vient ainsi demander au bonze de remplir un imprimé de sécurité sociale, d'arbitrer une mésentente conjugale ou familiale, de porter un avis sur un changement d'emploi ou un départ vers un nouveau pays... On l'implique parfois dans des clivages idéologiques entre groupes de pression qui recherchent son appui pour s'assurer une clientèle politique. Ce débat, s'il n'intéresse guère que l'ancienne élite, tend à rétablir la liaison, constante dans la société traditionnelle, entre pouvoir laïc et pouvoir religieux, et entrave l'exercice normal des fonctions des moines, déjà fort peu nombreux et surchargés d'occupations.

17 « Nous avons un rôle très important à tenir pour nos fidèles. Beaucoup d'entre eux sont totalement perdus, et ont le plus grand besoin d'une aide. Mais il y a trop à faire, et des quantités de problèmes nous échappent », confient-ils.

18 Les moines ne parviennent pas toujours à contenir les débordements qu'entraîne la transplantation, et leur action leur apparaît parfois dérisoire face aux besoins.

19 « Nous recevons ici des gens de toutes origines, qui s'en remettent à nous complètement. Mais ils nous demandent un soutien qui n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux pour eux. Beaucoup de nos fidèles continuent de pratiquer un bouddhisme très "traditionnel" qui ne répond plus tout à fait à leur situation présente. »

20 Ce « bouddhisme traditionnel », est celui qui, intégré au substrat culturel thaï et à la mythologie indienne empruntée aux civilisations môn-khmères développées en Indochine avant l'arrivée des peuples thaï, est encore empreint, dans certaines couches de la population lao, de croyances animistes, et donne lieu à des rituels nombreux qui prennent une large part du temps des moines.

21 A Villiers-le-Bel, les moines doivent consacrer les talismans qui rendent invulnérables, et effectuer des rituels de protection, au cours desquels ils transmettent à leurs fidèles les *katha*, formules magiques qu'ils apprennent des recueils anciens dans lesquels elles sont consignées, ou dont ils ont la révélation au cours de leur méditation. Ils doivent aussi bénir l'eau lustrale utilisée pour conjurer le mauvais sort. C'est ainsi qu'on purifiait les maisons ou les pirogues au Laos, et qu'on inaugure encore en France une nouvelle demeure...

22 Ils sont consultés pour déterminer la cause, naturelle ou surnaturelle, d'une maladie, grâce à leur pouvoir de clairvoyance, acquis par la pratique de la concentration mentale. Ils peuvent, enfin, accomplir des cérémonies de guérison. C'est le cas, notamment, lorsqu'on attribue la maladie à une dette contractée, dans cette vie ou dans une autre, envers les esprits de certains défunts, tels les parents. Dans ces célébrations, les fidèles font aux moines une offrande génératrice de mérites qui sont dédiés aux esprits des morts et aux génies jugés responsables de la maladie. Il subsiste, dans ces rituels, des traces encore vivaces des rapports entretenus avec le surnaturel dans le prébouddhisme. Le bouddhisme, en effet, n'est jamais parvenu à faire disparaître totalement le culte des génies, et n'a pu, tout au plus, que le moraliser ; dans le contexte bouddhique, il ne faut pas craindre les esprits, ni leur être hostile, mais les aider à atteindre la délivrance en leur dédiant des mérites. Mais l'exil semble, dans certains cas, accuser la confusion, tendancielle dans la croyance lao, entre valeurs bouddhiques et traditions chamaniques. Les moines accomplissent ici des rituels où il n'est plus toujours facile de faire la part de l'orthodoxie bouddhique et des pratiques magico-religieuses anciennes, utilisant, à

la demande de leurs fidèles, des techniques qui sont davantage celles des exorcistes que celles préconisées par la morale bouddhique. Ainsi en est-il de la procédure visant à expulser du corps d'un malade les esprits maléfiques qui s'y sont introduits, à l'aide du souffle, véhicule du pouvoir magique du *môn*, ou mantra.

- 23 Pour certains Lao, les plus âgés notamment, la maladie continue d'être interprétée comme la conséquence de l'hostilité d'un esprit offensé⁸. Pour guérir, il convient d'effectuer des rituels d'offrandes, qui, autrefois accomplis par les guérisseurs, sont ici demandés aux moines. Torturés par le souvenir des ancêtres et parents laissés au Laos, ces réfugiés tentent, ici, avec l'aide de leurs religieux, de réparer ce qu'ils considèrent comme une offense aux esprits de ceux qu'ils ont délaissés dans la fuite. L'exil semble ainsi nourrir une culpabilité persistante, cause de malaises multiples, tels des insomnies tenaces, des migraines, des vertiges, et le recours à la religion devient alors plus ou moins mêlé à la magie, le moyen de rétablir un lien symbolique avec le pays d'origine. Les moines jouent, dans cette mesure, un rôle régulateur au sein de la diaspora.
- 24 S'ils doivent, pour cela, dévier quelque peu de la doctrine, ils doivent aussi, dans le même temps, s'efforcer de conserver ou de regagner leur crédibilité vis-à-vis des Lao qui tendent à s'écarter de la foi bouddhique. Certains, hommes d'affaires, politiciens, jeunes, utilisent davantage le monastère comme un lieu stratégique du regroupement ethnique que comme un centre religieux. Les moines voient, dans cette désaffection des valeurs morales, une lourde menace pour ce qu'ils appellent souvent « l'âme lao ».
- 25 « Notre religion est ce qui fait l'essentiel de notre culture. Si nous la laissons mourir, nous perdons tout ce qui fait notre patrimoine propre », disent-ils. Mais leur rôle d'éducateurs, ici, se voit considérablement réduit, en particulier auprès des plus jeunes. Les enfants n'effectuent plus, comme le voulait la tradition, la retraite monastique qui leur enseignait les préceptes. Bonzillons et novices sont rares aujourd'hui, et la seconde génération méconnaît les valeurs et les rites, prenant une distance toujours plus grande vis-à-vis de la foi de ses aînés. L'absence de contacts entre sa communauté et la société environnante est sans doute un important facteur d'éloignement. Les jeunes Lao appartiennent, plus que leurs parents, au monde laïc et matérialiste. Comme les rares Français qui assistent, témoins extérieurs, aux cérémonies bouddhiques, ils ne retiennent souvent de leur culte que ses aspects les plus spectaculaires, et s'y associent plus par conformité à la volonté de leurs aînés que par conviction.

La rénovation des valeurs bouddhiques

- 26 Conscients de ce phénomène, certains moines réfugiés souhaitent rénover le bouddhisme. Cherchant à modifier certaines pratiques, ils pensent aussi simplifier l'étiquette bouddhique. Ils s'appuient, dans cette volonté réformatrice, sur la parole même du Bouddha, qui dit, dans le *Tipitaka*⁹ : « *Ce qui doit être changé doit être changé* ». La doctrine bouddhique est en effet souple et peut s'adapter aux transformations sociales. Mais les moines doivent introduire les novations avec prudence et mesure. En butte aux plus conservateurs de leurs fidèles, ils n'ont pas toujours l'assentiment de ceux à qui ils destinent en priorité les réformes. Les jeunes Lao peuvent aussi se montrer traditionalistes et gardent un certain attachement à l'étiquette bouddhiste. Les bonzes doivent donc maintenir aux rites une certaine solennité. En outre, partagés entre le souci de préserver la culture des Lao et celui de les aider à s'insérer dans la société française, il leur faut décider de ce qui peut être conservé des traditions sans entraver l'intégration.
- 27 Dans l'organisation du monastère et de ses activités, il leur faut respecter le cadre juridique et les institutions de la société globale, sans heurter la morale bouddhique. L'adhésion des membres du Comité de soutien, par exemple, ne peut être soumise au paiement de cotisations, mais prend la forme de dons, entraînant une comptabilité plus complexe.

28 Les moines doivent aussi veiller à ménager les relations de voisinage. Leur arrivée à Villiers-le-Bel n'a pas toujours reçu un écho très favorable des habitants de leur quartier. Il leur a fallu faire preuve de la plus grande discrétion afin d'être, peu à peu, acceptés de leur entourage immédiat. Mais, aujourd'hui encore, leurs déplacements dans les rues de cette petite ville de banlieue suscitent beaucoup de curiosité et les moines préfèrent rester très prudents dans toutes les manifestations extérieures au monastère. Évitant les sorties trop fréquentes, ils suppriment aussi les techniques de méditation ou les prières trop bruyantes qui attireraient l'attention. De leur côté, les fidèles qui viennent, nombreux, les fins de semaine, à la pagode, s'efforcent de passer inaperçus, et beaucoup de voisins devinent encore mal la destination de ce pavillon. Si certains connaissent l'existence de ce lieu de culte, presque tous ignorent l'origine des moines et fidèles. Cette grande retenue des Lao est, disent-ils, « *le seul moyen de ne pas avoir de problèmes* ». Accueillant volontiers les étrangers (mais ils sont encore rares !) qui se présentent spontanément à la pagode, ils ne cherchent pas à forcer, eux-mêmes, le contact. Les activités du monastère restent donc un domaine réservé, et les moines y jouent un rôle à la fois religieux et social très important pour la diaspora. Grâce à l'autorité morale dont ils bénéficient ils peuvent influencer sur le choix des modèles à adopter, et assurent ainsi un certain arbitrage dans les processus acculturatifs que vivent ici les Lao. L'abandon de pratiques inconciliables avec l'environnement, les tentatives — observées, çà et là — d'un glissement de l'orthodoxie bouddhique, transforment la religion des Lao. Mais les rites fondamentaux se maintiennent, et coexistent avec ceux de la société globale. Les Lao, par exemple, fêtent Noël et le Nouvel An français ; ils continuent aussi de célébrer le *Pi May* de l'ère bouddhique. De telles mutations, loin de présager le déclin de la culture bouddhique, témoignent plutôt de son évolution.

Une stratégie d'insertion

- 29 La reconstitution de leur pagode mobilise, chez les Lao en exil, un important capital humain, financier, culturel, parce qu'elle est essentielle à la gestion de leur vie individuelle et collective en France. Elle leur permet d'affirmer la cohésion de leur groupe, et restitue à des valeurs telles que le mérite et la face, qui lui est associée, toute leur force.
- 30 Instrument stratégique de leur insertion dans la société française, la réorganisation du culte fait naître des comportements laïques autant que religieux, et de multiples réseaux de relations, au sein desquels se rétablissent une hiérarchie sociale et des codes. L'investissement communautaire au profit de la pagode opère une certaine redistribution des richesses, et permet le renouveau d'une solidarité amoindrie par l'exil.
- 31 La religion réaménagée est aussi un régulateur, capable d'apaiser les conflits liés à la transplantation. Les dissensions entre communautés dispersées, les tensions familiales, les divorces et séparations, les désordres individuels, peuvent se calmer sous la pression des moines et du groupe ethnique, rassemblé autour de ses valeurs religieuses. Des réfugiés qui pourraient être tentés de renoncer, sans nuance, à toutes leurs traditions, au risque d'y perdre leur identité, retrouvent, à la pagode, une communauté d'appartenance et une certaine légitimation de leurs efforts d'insertion dans la société française.

Bibliographie

- Archambault, Ch. 1964. *Structures religieuses lao*. Rites et mythes, Ed. Vithagna.
- Carus, P. 1980. *L'Évangile du Bouddha*, Paris, p.u.f., Ed. Aquarius.
- Condominas, G. 1960. « Notes sur le bouddhisme populaire en milieu rural lao », *Archives de sociologie des religions*, n° XXV, XXVI.
- Pottier, R. 1972. « Introduction à l'étude des pratiques thérapeutiques lao », in *a.s.e.m.i.*, 1972, vol. III, n° 2, pp. 173-193.
- Rahula, W. 1961. *L'enseignement du bouddha d'après les textes les plus anciens*, Paris, Ed. du Seuil.

Zago, M. 1972. *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao*. Documenta Missionalia 6. Universita Gregoriana. Ed. Roma.

Notes

1Ce chiffre concerne uniquement les personnes appartenant à l'ethnie lao et non l'ensemble des réfugiés de nationalité laotienne. Ceux-ci, représentant 31 % du total des réfugiés en provenance de la péninsule indochinoise, comprennent, outre les Lao, un certain nombre de personnes appartenant aux ethnies minoritaires du Laos : Hmong (environ 5000), Yao (800), Khmou (300), et une certaine proportion de Laotiens d'origine chinoise.

2Le bouddhisme theravadin (*Theravada*, la « Doctrine », ou « Opinion des Anciens »), aussi appelé *Hinayana*, « Petit Véhicule », fut introduit au Laos au xiv^e siècle, selon les sources écrites.

3Le *vat* désigne à proprement parler le monastère lao, c'est-à-dire cet ensemble de bâtiments qui, situés sur un vaste terrain, comprend le logement des bonzes d'une part, le sanctuaire d'autre part, et enfin la *sala*, sorte d'édifice public servant d'entrepôt, d'hébergement pour les visiteurs, de salle de réunion et de salle à manger pour les bonzes. Le terme « pagode » désigne, en réalité, un temple chinois. Il est pourtant utilisé aussi pour le lieu de culte des bouddhistes dans la péninsule indochinoise. Nous reprenons ici cet usage commode.

4Ce monastère a fait l'objet d'un rapport pour le conseil du Patrimoine ethnologique, sous le titre : *Bouddhisme et migration. La reconstitution d'une paroisse bouddhiste lao en banlieue parisienne*, Catherine Choron-Baix, Paris, janvier 1986.

5Un document vidéo, 3/4 de pouce, de 23 mn, (réalisation Catherine Baix), intitulé « Une pagode lao en banlieue » fait apparaître les nécessaires transformations de l'espace dans un monastère reconstitué en France.

6Le bouddhiste lao vénère les Trois Joyaux, le Bouddha, sa Doctrine et la Communauté, et recherche l'abolition du cycle des transmigrations. Il fait, toutefois, une distinction entre les clercs et les laïcs. Tandis que les premiers peuvent prétendre à l'état de Nirvana, les seconds, attachés aux plaisirs terrestres, recherchent l'accumulation des actes méritoires en faisant l'aumône et en vénérant les reliques.

7Walpola Rahula : *L'enseignement du Bouddha d'après les textes les plus anciens*, Ed. du Seuil, 1961, p. 111.

8Cette croyance est totalement mêlée à celle, bouddhique, du karma, l'ensemble des actes qui détermine l'incarnation prochaine. Dans son acception populaire, le mauvais karma, (le *kam ven*, de *kam* : action, *ven* : haine) est la conséquence d'une offense contre un esprit et la cause de l'infirmité, de la maladie, de la malchance...

9Recueil de textes pâli considéré comme les archives les plus anciennes de l'enseignement du Bouddha.

Pour citer cet article

Référence électronique

Catherine Baix, « Un monastère bouddhiste lao dans la banlieue de Paris », *Terrain* [En ligne], 7 | 1986, mis en ligne le 19 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2912.html>

Baix C., 1986, « Un monastère lao dans la banlieue parisienne », *Terrain*, n° 7, pp. 54-60.

À propos de l'auteur

Catherine Baix

Équipe de recherche « Asie du Sud-Est continentale »

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index géographique : Paris et Ile-de-France

Index thématique : religion, urbaine (anthropologie), minorités ethniques

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle